

Situation de la langue française

Salah Stétié

Ancien Ambassadeur

L'identité est profondément liée à la langue, et vice-versa. C'est là une vérité première qu'on ne rappelle ici qu'à titre de postulat qui commande un certain nombre de conséquences plus subtiles et plus dignes d'intérêt. C'est en effet la langue qui modèle, de chacun, les structures intellectuelles et mentales ainsi que l'organisation affective et ce dans la mesure où les sentiments eux-mêmes ont besoin d'être nommés par la langue pour être mieux définis, pour être distingués les uns des autres jusque dans leurs nuances les plus insaisissables et rendus ainsi plus aptes à être vécus dans toute leur spécificité, et formulés. On sait que c'est d'être énoncées et dites que les choses prennent corps: Properce «invente» ainsi ce qu'on appellera à partir de lui la «mélancolie» et Proust ce qu'il décrit comme des «interruptions du cœur», lesquelles deviennent, à partir de lui, un élément décisif de toute préhension amoureuse. Ce sont là deux exemples parmi des centaines, des milliers d'autres, de ce rapport consubstantiel entre ces deux pôles dans la langue et dans l'homme que sont le signifiant et le signifié, l'homme étant partie prenante à la langue et la langue partie prenante à l'homme. C'est avec des mots que se fait l'homme et c'est avec de l'homme que se fait la langue. Il faut ajouter que la langue n'est pas langue seulement, qu'elle n'est pas exclusivement nominative, qu'elle est aussi syntaxe, c'est-à-dire logique, et allégorie, c'est-à-dire philosophie, ontologie, métaphysique, que c'est tout cela à la fois qui met en branle et fait avancer, selon ce qu'elle est au départ et ce qu'elle va devenir dans sa locution progressive, la très complexe machine de l'humain.

A cela, qui est de l'ordre de la conscience claire, il convient d'ajouter cette énorme masse d'inconscient dans laquelle l'homme est immergé et de laquelle il se tire peu à peu comme à la force du poignet, si j'ose dire. L'homme émerge de sa profonde nuit originelle par un acte d'élucidation, tout ensoleillé de langue. Mais celle-ci, la langue – Freud et Lacan nous l'ont appris, mais Baudelaire aussi bien, et Mallarmé, et Rimbaud – est toute enténébrée, à travers son souci d'être claire, de noir magma en arrière-fond. Quand Rimbaud écrit, par exemple : « Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a pas de sa faute », c'est manière de dire que le cuivre, qui est matière du monde et force primitive, est la substance même du clairon qui peut à chaque instant, par le seul fait, facile, de se rendormir, s'immerger à nouveau dans la nature du cuivre, s'y refondre et s'y diluer jusqu'à disparaître.

Aujourd'hui, par la généralisation de l'apprentissage des langues, en Europe notamment, l'homme est souvent le citoyen culturel de plusieurs pays à la fois et, à tout le moins, d'un double pays. Etre d'un double pays, c'est un immense risque, – et c'est une chance. Une chance comme il s'en rencontre peu dans la vie de l'esprit. Le double pays, bien sûr, c'est la double culture, c'est au sein de l'exil, l'existence d'une frontière indéfinissable et d'autant plus lancinante entre un ensemble de valeurs et un autre ensemble de valeurs, ensembles attachés l'un et l'autre à l'une ou l'autre langue et au système sémantique et symbolique dont se constitue chacune des deux langues en leur

logique apparente ou secrète, en leurs possibilités médiates ou immédiates, ouvertures et blocages, apories et médiations. Quand deux cultures coexistent dans une même pensée, dans un même cœur, dans un même être, elles instituent en lui, par la vertu du même, des modulations, des passages, des irisations, des synthèses, des complémentarités, lors même que la vie socioculturelle du double pays est créatrice – à travers des syncrétismes obligés – de violents refus et d'exclusives spectaculaires. Ces refus, ces condamnations réciproques, ces exclusives, parce qu'elles sont de nature essentiellement sociale et donc exploitables politiquement, sont souvent les résultats de manipulations grossières et simplificatrices lesquelles, à leur tour, ne sont que la caricature des attitudes culturelles les plus profondes qui entretiennent en sous-main, inévitablement, par le seul fait de leur proximité historique et de leur interactivité actuelle et présente, ce que j'appellerai une complicité par contamination, un échange par porosité, une effervescence par stimulation réciproque, une convergence par déformation du champ magnétique où viennent à se rencontrer les contraires pour, comme la limaille de fer, se constituer en une figure unique, au sein même de la symétrie résultante. C'est le décalage entre les deux théâtres, celui de la conscience individuelle où l'homme du pays double, par besoin de salut, accepte d'aménager aussi harmonieusement que possible sa dualité, et celui de la conscience sociale où, bon gré mal gré, ce même homme est livré aux démons élémentaires et primitifs de la dichotomie, c'est, dis-je, ce décalage qui, s'il n'est pas dominé et assumé, peut provoquer l'éclatement.

Il convient, à ce propos, de se rendre compte que la déculturation est un arrachement et une blessure et que, par conséquent elle ne vaut que si elle est une avancée vers l'autre sans être pour autant un renoncement à soi-même : se déculturer par volonté de récupérer et de s'annexer le plus vaste espace culturel possible, se déculturer pour se culturer plus complètement et plus efficacement, c'est sans doute la seule façon de cicatriser, de recicatiser le tissu culturel originel un instant déchiré, c'est reprendre autrement et plus profondément substance et racine. En revanche, s'acculturer c'est parfois s'installer avec armes et bagages dans le lieu de l'autre, c'est abandonner dangereusement – et sans doute assez naïvement – cela qu'on est au bénéfice de ce qui constitue l'autre, dont on croit que les valeurs sont plus sûres et les signes culturels plus opérants. L'acculturation, à mon sens, peut être – dans certains cas et si elle ne tient pas compte du tuf originel – plus périlleuse à assumer que la déculturation. L'acculturation est alors une démission, une façon de traverser le fondamental en le négligeant, voire en l'ignorant, et c'est ainsi qu'il advient parfois que, par un juste retour des choses, ce dit fondamental se venge. La déculturation, est, au sens négatif du terme, un risque pris contre soi-même ; au sens positif du terme, une attente et une ouverture. Car la déchirure – et la déculturation, ainsi que je l'ai formulé auparavant, est une déchirure également, – reste, mystérieusement, une ouverture. C'est au point de rencontre de toutes les contradictions, au-delà de toutes les faiblesses et de toutes les infirmités observées, que se situe l'élan du culturel, que se déploie le vol si particulier de l'homme du pays double avec ses deux ailes motrices qui, parfois, font de lui un immobile si elles s'activent en sens contraire, mais qui, si elles s'activent ensemble et dans le même sens, font de lui le plus rapide des oiseaux, beaucoup plus rapide en tout cas que l'homme au moteur simple.

L'homme du double pays, l'homme de la double culture, est un pont, – c'est non seulement quelqu'un qui relie et conjoint ses deux exils, mais quelqu'un qui permet aux autres de passer : par le passage qu'il est devenu lui-même. D'être ce médiateur-là et ce blessé sans cesse en quête de cicatrisation, il est à même mieux que n'importe qui de comprendre et d'intégrer, au sein de sa collectivité, ou d'une collectivité à l'autre, les puissantes contradictions à l'œuvre, elles aussi en quête de médiation. Et comme la planète entière est en train de se rétrécir jour après jour, comme toutes les cultures désormais communiquent, à quelque bord qu'elles appartiennent et si armées qu'elles aient été ou qu'elles le soient l'une face à l'autre, les médiateurs vont être de plus en plus sollicités dans la montée d'une civilisation véritablement universelle, qui fait déjà de notre astre un seul petit village. En une intuition particulièrement bienvenue, Léopold

Sedar Senghor avait parlé un jour, pour l'avenir de tous, d'une civilisation du métissage. Je pense comme lui qu'au plan des hommes comme à celui des cultures, l'avenir est au métissage ou qu'il ne sera pas.

II

Or, dans tout cela, quel rôle pour la langue française ?

Aujourd'hui plus que jamais, le monde a besoin de la langue française, et j'ajouterais même qu'il en a besoin au premier degré. Utilisée au premier degré précisément, l'anglais est aujourd'hui la langue la plus communicante du monde, celle dont font usage les négociants, les courtiers et représentants en tout genre, les hôteliers et les voyageurs, les industriels, les scientifiques, les banquiers, les assureurs, les diplomates, les internautes et d'autres. Mais cet anglais-là est ce qu'il est : cinq cents à mille mots qui n'engagent ni la culture de l'homme ni sa profondeur ni ses valeurs. Langue anglaise ? Idiome anglo-américain plutôt, que ses utilisateurs mondiaux connaissent généralement assez mal, qu'ils emploient sans illusion, le prononçant et l'écrivant d'une manière souvent fautive et se refusant à espérer de lui plus que ce qu'ils lui demandent : le rendez-vous utilitaire avec l'autre. L'anglo-américain n'est axé sur rien que l'efficacité. On connaît la boutade de Bernard Shaw : « L'Angleterre et l'Amérique sont deux pays séparés par la même langue ». A l'inverse, là où le français se parle ou s'écrit – en France même, en Afrique, dans les pays arabes, au Québec, aux Antilles, dans l'Europe francophone (Belgique, Suisse romande ou Roumanie) ou encore là-bas, très loin, au Vietnam et aux antipodes, aussitôt un projet unificateur se dessine en qui la France est totalement présente par sa culture, c'est-à-dire par de l'essentiel. Là où s'accroche la langue, cette langue précisément dont je parle, s'accrochent les valeurs de la langue, les idéaux qu'elle secrète ou qu'elle définit, son combat deux fois centenaire pour la démocratie, ses leçons d'éthique ou de politique même si celles-ci restent parfois abstraites et pèchent par défaut d'adhérence au dur usage de la réalité. Partout rayonnent ses écrivains, ses philosophes ou ses poètes, mais aussi, parce que le fait culturel est un fait global, ses peintres, ses musiciens, ses créateurs. On ne peut être francophone sans épouser la France dans son ensemble. Sinon, comme dit joliment la langue, on "baragouine" – ou on dérape.

C'est parce qu'elle est un fait culturel de première importance, au-delà du fait linguistique, que, malgré son encerclement par l'anglo-américain, la langue française ne me paraît pas, loin de là, être dans une situation désespérée. Les utilisateurs de l'anglo-américain sont sans doute près d'un milliard d'hommes : ils n'ont, à l'égard de l'anglais, aucune dépendance culturelle sauf si, directement intéressés, ils sont eux-mêmes de nationalité anglaise ou américaine. Les utilisateurs de la langue française sont autour de trois cents vingt millions et ils doivent presque tout à cette langue française qui est le toit de la maison, si même les murs de celle-ci sont le plus souvent bâtis avec des éléments de la culture originelle. Rarement la langue française, dans le cours de l'histoire, aura cherché à détruire les cultures premières dans les pays où la France s'est attribuée une mission, – à l'inverse de ce qui s'est produit dans les régions qui furent dominées par les Espagnols, les Portugais ou, plus spectaculairement encore, les Anglais d'Amérique du Nord : partout où cette domination s'est exercée, de grandes civilisations, des modes de croyance et de vie, se sont retrouvés dans la poussière. Poussière des chevaux des conquistadores en Sud-Amérique, poussière des fameux cow-boys au Nord. La France a été plus sage et a moins insulté l'avenir. C'est pourquoi, respectant les terres qu'elle a gérées, la France reste aujourd'hui, langue et culture mêlées, inscrite dans l'avenir des États issus de ces empires, maintenant qu'ici et là les contentieux politiques ou juridiques se sont dissipés.

J'ai souvent réfléchi au statut privilégié du français dans les régions qui furent longtemps des colonies ou des dépendances. C'est qu'avec la présence française s'est établi dans ces régions un mode de fonctionnement de la pensée qui, à partir des valeurs de la langue française elle-même, a permis à ces régions de s'émanciper intellectuellement

en attendant de se libérer politiquement. La célèbre trilogie “Liberté-Égalité-Fraternité” ne s’enseigne pas sans effet et c’est au monde entier que la France a fourni ce type de leçon, haute et déterminante. J’ajoute que la France, par son extension coloniale sur les cinq continents, a, de son côté, appris à connaître les autres, tous les autres, de l’intérieur en quelque sorte, tout en se faisant connaître d’eux. Plus que n’importe lequel des pays du monde, la France, qui est continentale et maritime, et qui a en outre une double façade atlantique et méditerranéenne, la France qui est – au plan intellectuel du moins – la tête chercheuse de l’Europe, est ce pays capable de donner et de recevoir dans le cadre de ce dialogue des cultures que chacun appelle de ses vœux à l’heure incontournable de la mondialisation et de la globalisation, laquelle risque en fin de compte d’être surtout celle de l’uniformisation, de la standardisation et de l’anonymat généralisé sous l’égide des États-Unis. Pour dialoguer avec l’autre, il convient d’être en situation de dialoguer avec soi-même, or c’est précisément le cas de la France. Pour dialoguer avec soi, un pays doit être capable de s’ouvrir aux failles spirituelles et politiques dont il est intimement constitué. Lectrice tout à la fois de Montaigne et Pascal, religieuse et laïque, passionnée et rationnelle, conservatrice et révolutionnaire, Voltaire d’un côté, Rousseau de l’autre, la France a toujours su, dès après la guerre civile occasionnée par la Réforme au XVI^e siècle, préserver autant que faire se peut, à l’échelle d’un pays héritier d’une grande histoire, ce dialogue qui lui est axe central et autour de quoi elle tourne. Et c’est aussi pourquoi un pays comme la France – riche de son passé et non moins riche de son présent et de devenir – peut, face aux tout-puissants États-Unis, proclamer l’état d’exception culturelle pour échapper à l’équarrissage général, ainsi qu’à l’uniformisation du sens et des consciences, des valeurs et des besoins. Exception culturelle dont nous pourrions tous profiter, pays européens ou peuples du Tiers-Monde, si du moins nous avons le courage de la revendiquer.

Grâce à l’exemple donné par la France en un certain nombre de domaines, on peut affirmer que la fatalité de la mainmise atlantique sur nos civilisations n’est pas inévitable et qu’on peut, si l’on s’y prend à temps et avec détermination, sauver les meubles et peut-être même la maison. Mais il n’y a plus un instant à perdre. Il faut très vite identifier chacune de nos cultures, qui sont de grandes cultures, même et surtout si ce sont des cultures traditionnelles, les renforcer de l’intérieur par tous les moyens disponibles – muséologie, muséographie, récolte des traditions orales et leur transcription, sauvegarde des monuments et des vestiges, études en tout genre, relevés, etc. – et, à tout cela, la France peut apporter son concours, directement ou indirectement, cela sans que soit négligé pour autant, dans le cadre d’un développement raisonné, le soutien résolu aux évolutions nécessaires et aux indispensables modernisations. La technique et la technologie doivent être plus généreusement partagées et, disant cela, c’est évidemment aux pays dits évolués que je m’adresse et, parce qu’il y a une tradition humaniste en France et une responsabilité certaine de ce pays à l’égard des pays anciennement colonisés, c’est à la France que, très particulièrement, va mon appel.

Quel est de toute façon le rôle que peut jouer la France et sa langue dans le développement et l’évolution des pays entièrement ou partiellement francophones ? J’ai déjà souligné l’importance de l’impact sur ces pays des idéaux démocratiques. Là où la démocratie est occultée, est refusée, il ne saurait y avoir de véritable développement, car le développement économique reste stérile s’il n’est pas doublé d’un développement intellectuel et moral. A quoi s’ajoute le fait irrécusable que dans un pays où le dialogue interne est suspendu, comme c’est souvent le cas dans les pays autoritaires, il ne saurait non plus y avoir d’échange égalitaire avec l’autre, ni non plus avec l’extérieur et l’étranger, donc il ne saurait y avoir de dialogue des cultures au sens de ce partage des valeurs qui fonde toute civilisation.

Pourquoi un écrivain du Tiers-Monde, mettons un écrivain issu du monde arabe (c’est mon cas), a-t-il besoin soit d’écrire en français, soit d’être traduit dans cette langue ? L’arabe est, certes, une grande langue, mais elle est désormais d’un usage

réservé pour l'essentiel au monde arabe. En revanche, le français, au-delà même de sa valeur proprement littéraire, est une langue de communication internationale. Écrire en français, ou être traduit dans cette langue, c'est s'inscrire évidemment dans un patrimoine privilégié, mais c'est aussi, à cause du rayonnement du français, pouvoir espérer plusieurs transferts vers d'autres aires linguistiques. C'est s'assurer ainsi, outre le lectorat français et francophone, avec souvent à la clé une mise en perspective critique de l'oeuvre, la possibilité d'accéder à une audience internationale. Celle-ci est d'autant plus précieuse que, souvent, dans le pays d'origine, l'écrivain dont je parle est en mal de public et ce soit pour des raisons économiques (le livre est trop cher), soit pour des raisons intellectuelles (public peu formé culturellement ou déformé idéologiquement), soit pour des raisons politiques (il est interdit de lectorat ou censuré).

A l'écrivain persécuté ou censuré, la langue française proposera donc un espace de liberté. En français, – directement ou par les voies de la traduction –, cet écrivain peut exprimer ce qu'il n'aurait pu dire dans sa langue ou dans son pays d'origine. C'est là également une victoire de la démocratie. La diffusion éventuelle de son propos dans d'autres langues, propos qui est toujours lucide ou courageux, s'agissant d'un écrivain contestataire, parfois même révolutionnaire, ne peut qu'ajouter à cette victoire.

Dernière remarque à ce sujet: parce que la langue française s'est toujours adaptée aussi rapidement que possible aux réalités du monde contemporain, elle propose à son utilisateur un instrument nuancé et inventif pour aller plus loin dans l'exploration et la formulation d'idées neuves, de concepts inédits, de sentiments ou de sensations difficilement cernables à leur source. Elle permet ainsi de sortir des chemins battus, de stimuler en chacun, par l'oxygène qu'elle amène, tous les dynamismes créateurs. Je l'ai définie comme un espace de liberté et me dit que si, depuis deux siècles, le français a été sans doute la structure langagière la plus malmenée, cette structure aura été également la plus créatrice de formes neuves. « Rossignol désaccordé pour l'honneur de la musique », disait de Pierre Boulez mon compatriote Georges Schéhadié. Langue de notre modernité récurrente, le français est ce beau rossignol-là, désaccordé, mais sans cesse réaccordé pour l'honneur de l'esprit.

III

Me permettra-t-on de conclure ces considérations générales sur une note plus intime et plus personnelle ? Pour dire que le rêve de la soie palpite depuis toujours comme une immense toile d'araignée sur l'univers des hommes. Et que pour elle, afin de l'acquérir, ceux-là ont voyagé dangereusement, qu'ils sont allés de l'extrême Occident à l'Orient extrême, qu'ils ont recruté des équipages et affrétés des bateaux, qu'ils ont monté des caravanes armées et traversé des déserts absolument stériles et des gorges de très haute montagne solitaires et désespérées. Ce faisant, ces hommes ont appris des langues et des mimiques. Ils ont rencontré l'autre dans son étrangeté sidérale et ont négocié avec lui. Ils se sont "deshabitués" d'eux-mêmes et ont compris, de ce fait, que le monde était beaucoup plus grand que leur propre destin ou que celui même de leur nation. Ils ont circulé géographiquement, certes, mais surtout mentalement et, à la limite, ontologiquement pourrait-on dire. Ils ont compris, grâce au mince fil de soie, que la vie est la plus folle et la plus forte des aventures et que c'est, nécessairement, une aventure pour les uns et les autres, ceux d'ici et ceux de là-bas, différents et semblables, et que c'est aussi, nécessairement, une aventure courue ensemble.

Le fil de soie est ce qui recoud – à travers les espaces et les temps – les civilisations et les êtres, les intérêts et les songes.

La route de la soie passe par mon pays, le Liban. Elle y passe, comme le ferait une navette allant et venant, – à deux reprises. La soie de la Chine et de la Perse, à moins que ce ne soit celle de l'Inde du Nord, y arrivait par Alep, grande métropole de la soie où séjourna Marco Polo, et par Damas qui est, on le sait, l'une des capitales du brocart et de

ce brocart dont on dit justement, depuis le temps des croisades, qu'il est "damassé". Tyr se trouvait être, depuis la plus haute antiquité, la cité du murex et de la pourpre. D'Alep et de Damas qui sont, on le sait, villes de Syrie, des pièces précieuses de soie parvenaient au Liban pour y être traitées et somptueusement colorées. Cette soie-là, importée d'Arabie sans doute, avait débarqué, provenue de l'autre côté de l'océan Indien, dans un port du Yémen avant d'être prise en charge par les caravaniers du désert qui montaient vers le Nord. Le Coran lui-même évoque la splendeur de la soie et du brocart, tissus paradisiaques. Des Élus, il est dit :

*Il (Allah) les récompensera pour leur patience
en leur donnant un jardin et des habits de soie (LXXVI, verset 12),
et dans la même sourate "L'Homme", un peu plus loin :*

Ils porteront des vêtements verts, de satin et de brocart (verset 21)

Dans une deuxième occurrence, il advint au Liban d'être, ainsi que je l'ai dit, mêlé à la soie. C'est à partir de ses ports que les ballots de soie sont acheminés vers Venise, Gênes ou Marseille par voie maritime. Et plus tard, au XIX^e siècle, les Libanais se mettront à la plantation du mûrier et à la culture du vers à soie, commerce rentable, pour produire les merveilleux cocons qui seront vendus tels quels aux réputés soyeux lyonnais jusqu'à ce que certains d'entre eux-ci viennent s'installer au Liban, y fondant des magnaneries dont les ruines existent encore pour traiter sur place la très subtile matière. Cette présence des soyeux français au Levant aura pour résultat inespéré la création, à Beyrouth même, il y a cent-trente ans, de la célèbre Université Saint-Joseph, filiale à l'origine de l'Université de Lyon.

La soie aura donc donné naissance à l'Université française de chez moi. Elle aura introduit de la sorte, et avec quelle force, la langue française au Liban et voici que je suis moi-même un produit – faut-il dire soyeux ? – de l'Université Saint-Joseph. Quand la chrysalide dort dans son cocon, on ne peut jamais être sûr de la nature du papillon à qui elle donnera le jour. Espérons que le papillon que je suis n'a pas trop démérité de cet étrange rêve de la soie que j'ai évoqué dès la première phrase de ma conclusion, rêve plusieurs fois millénaire et dont je suis accidentellement le fils.

De ce grand rêve de légèreté, j'aurai peut-être hérité la poésie.

Ambassadeur e.r. du Liban et ancien Secrétaire Général du Ministère des Affaires étrangères, Salah Stétié, né à Beyrouth, en 1929, est l'un des principaux poètes et essayistes contemporains. Il a obtenu en 1995 le Grand Prix de la Francophonie, décerné par l'Académie Française, pour l'ensemble de son oeuvre. Parmi ses derniers ouvrages, on peut citer: Fiançailles de la fraîcheur (Imprimerie Nationale 2003), Fils de la parole (Albin Michel, 2004), Brise et attestation du réel (Fata Morgana, 2005). Il publie le 2 Octobre 2006, aux éditions Imprimerie Nationale-Actes Sud : Le Liban, juste avant...